

FONDS DUBOIS : 3582

**RÉSURRECTION  
SOCIALE UNIVERSELLE.**

---

**CRIS ET SOUPIRS,**

PAR  
**JEAN JOURNET,**

DISCIPLE DE  
**CHARLES FOURIER.**

5<sup>e</sup> série.

---

**25 centimes.**

---

**PARIS,**

**LIBRAIRIE SOCIALE, RUE DE SEINE, 49.  
AU PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS,  
ET GALERIE DE L'ODÉON.**

On y trouve aussi les quatre premières séries.

**AVRIL.—1841**



**L'APOTRE****A MESSIEURS LES ACADÉMICIENS.****Cantique.**

Vous dormez, lâches sentinelles,  
 \*Vous dormez, et le jour grandit ;  
 Quand le coq secoua ses ailes,  
 Vous fûtes effrayés du bruit.  
 Le rêve qui vous épouvante,  
 Est fils d'un coupable sommeil,  
 Levez-vous ! la voix vigilante,  
 Du monde annonce le réveil !

Alerte ! soldats du mensonge,  
 Le soleil va luire pour tous ;  
 Écrasez le ver qui vous ronge,  
 L'orgueil qui vous a rendus fous !  
 Du cœur, il remonte à la tête,  
 Mais l'audace de mes transports,  
 Ressuscitera le squelette,  
 Sous le cautère du remords !

Levez-vous, antiques momies,  
 Jetez bien loin vos oripeaux,  
 Faut-il après les comédies,  
 Voir la parade des tombeaux !  
 Quel délire entraîne les hommes,  
 Quel serpent les a conviés,  
 A choisir pour dieux des fantômes,  
 A se prosterner à vos pieds ?

Invalides de l'ignorance,  
L'absurdité vous honora,  
Idoles de l'humaine engeance,  
Son fanatisme finira !  
La fourbe, la guerre insensée,  
Cesseront de suivre vos pas;  
Car le temple de la pensée,  
N'est plus l'étable d'Augias.

Dans votre sommeil léthargique,  
Le martyr relevant ses fers,  
Peut broyer votre âme impudique,  
Vous replonger dans les enfers.  
Tremblez, Procustes du génie,  
Hercule a visité ces lieux;  
Pour flétrir votre tyrannie,  
Il enfante des demi-dieux.

La terre, qu'un oubli funeste,  
Livrait au pouvoir de Pluton,  
Va guérir sa quadruple peste,  
Va tarir son triple Achéron !  
Cerbère voyant sa défaite,  
Dans l'attente de quelques os,  
A choisi, pour battre en retraite,  
Le vil repaire des journaux.

Mais tout s'émeut, mais tout s'apprête,  
Le cœur du juge s'attendrit;  
Admis à contempler la fête,  
L'œil du coupable respendit ;  
Le pauvre verse son obole  
Dans le tronc de l'humanité,

Le tyran, honteux de son rôle,  
Comprend, chérit la liberté.

L'artiste a séché son calice,  
Après mille efforts, mille erreurs,  
Il ramène son Eurydice,  
Par un chemin jonché de fleurs.  
Sysiphe bénit sa charrue,  
Ses travaux sont sanctifiés ;  
Et les Tantales de la rue,  
Seront bientôt rassasiés !

Voyez, la lumière immortelle  
Envahit déjà l'horizon,  
L'aveugle a senti sa prunelle  
S'animer d'un nouveau rayon.  
Enseveli dans la poussière,  
Lazare accourt ressuscité ;  
Le Seigneur brûla son suaire  
D'un éclair de sa charité.

Vous dormez : l'apôtre qui veille,  
Ne se couche que pour mourir ;  
Mais quel bruit frappe mon oreille ?  
Les temps prédits vont s'accomplir.  
Sous l'empreinte de mes tenailles,  
Bourreau de l'incrédulité,  
Je fais vibrer dans vos entrailles  
L'artère de la vérité.

**JEAN**

**A M. LE PRÉFET DE POLICE.**

---

**Épître.**

La bienveillance affectueuse de M. C... m'ayant fait connaître le vif intérêt que vous aviez pris à mon sort, et l'empressement que vous aviez mis à me faire sortir d'une affreuse position, dans laquelle m'avait placé l'erreur de vos subordonnés; où cherchait à me maintenir l'orgueilleuse ignorance, l'inexplicable barbarie d'un docteur Leuret, médecin à Bicêtre; cet intérêt, cet empressement, me font un devoir de vous en témoigner ma reconnaissance.

Rien ne pût éclairer, ni émouvoir ce présomptueux savant; il fut sans égards pour le caractère d'un homme, qui, par

ses études et ses précédens, a appartenu à la Faculté, comme pharmacien, comme ancien élève des hôpitaux. Il était naturel de penser, sans trop de présomption, que ces divers titres auraient pu devenir une juste et puissante recommandation pour la jouissance de quelques petits privilèges qu'on accorde à tant d'autres, tandis que lui n'a recueilli que sarcasmes et tortures.

J'ai commis une action qui, un jour, bientôt, peut-être, sera religieusement justifiée, mais qui a dû paraître extravagante à vos subordonnés. Ils ne sont pas obligés d'être savans en matière psychologique, ils devaient s'en référer aux oracles de la science médicale. Ce qu'il y a eu de malheureux pour moi, c'est que cet oracle se soit rencontré un esprit étroit et vaniteux, trouvant commode d'effacer une erreur par un supplice; fait d'autant plus grave, que ma conduite exemplaire et la logique de mes raisonnemens n'annonçaient, en aucune façon, le moindre dérangement dans mes facultés intellectuelles.

Sans préambule, dès le premier jour, il me soumet à un traitement où j'ai failli laisser la vie ou la raison.

Malgré tout, j'étais disposé à lui pardonner; je ne sais pas haïr; mais avoir poussé l'audace jusque dans ses derniers retranchemens; mais certifier que je suis entré et sorti de Bicêtre atteint d'aliénation mentale! vous ne le voudrez pas, j'en ai pour garant votre caractère bien connu, les traces administratives que vous avez laissées dans notre département, qui se souvient de vous avec reconnaissance, l'accueil que vous eûtes la bonté de me faire à une époque mémorable pour moi. Vous ne le voudrez pas, puisque vous puiserez votre disposition dans ce besoin de justice et de vérité qui fait palpiter encore quelques âmes privilégiées, et qui, bientôt, j'ose l'espérer, sera l'apanage de tous.

J'ai l'honneur, monsieur le préfet, de vous présenter mes respects et mes remerciemens avec une profonde gratitude.

J. J.

**L'APOTRE.**

**A MONSIEUR DELESSERT.**

---

**Cantique.**

Beau fleuve où Dieu nous convie ,  
Onde où serpente le miel ,  
Nous te saturons de fiel ,  
Source pure de la vie.  
Aux bienfaits du créateur ,  
A ses sublimes prodiges ,  
Nous préférons des vertiges ,  
Que nous croyons le bonheur.

Nourrice aux fortes mamelles ,  
Nature aux flancs incessans ,  
Pourquoi souffrir des méchans  
Les étreintes éternelles ?  
Plaines vertes , dôme bleu ,  
Pourquoi prêter vos ombrages ,  
Et montrer vos paysages  
A qui peut renier Dieu ?

Et le juste, sur la terre,  
Est dans un cirque sans fin ,

Où l'homme, monstre inhumain ,  
L'accable de sa colère.  
Et rien ne peut l'affranchir :  
A peine entré dans l'arène ,  
Que le monde, dans sa haine ,  
Le désigne pour martyr.

Quand j'apparus dans la lice ,  
L'esprit vierge , le cœur pur ,  
Je regardai d'un œil sûr  
Les apprêts de mon supplice ;  
Et mille monstres divers ,  
Me poursuivant de leur rage ;  
M'enflammèrent d'un courage ,  
Qui fit trembler les pervers.

Pétrifiant ces impies  
D'un regard fascinateur ,  
Soutenu par le Sauveur ,  
Qui m'attend aux gémonies ,  
J'entonnai l'hymne sacré ,  
Chant que le ciel nous inspire ,  
Quand la gloire du martyr ,  
Brûle l'apôtre enivré.

Pénétrant les grands mystères  
D'un avenir incompris ,  
Je me redresse et je dis :  
Les fauteurs de nos misères !  
C'est nous, qui, vains, orgueilleux ,  
Dans une éternelle enfance ,  
Préférons notre science  
A la volonté des cicux.

Je dis: le plus grand coupable,  
L'esclave du tentateur,  
Sera type de l'honneur  
Dans un milieu favorable.  
Et le mal, affreux vautour,  
N'est qu'un fragile fantôme,  
Que la puissance de l'homme  
Doit détruire sans retour.

Je dis: un père équitable  
N'est au comble de ses vœux,  
Qu'en voyant ses fils joyeux  
Assis à la même table,  
Voués au même labeur,  
Sous un règne pacifique,  
Chanter le même cantique,  
Bénir le même Seigneur.

Je dis: cette voix sublime,  
Cet écho mystérieux  
D'un Dieu qui nous veut heureux,  
Se perdit dans un abîme.  
Je dis: race de serpens,  
Satellites du caprice,  
Oui, l'archange de justice  
Fut le jouet des enfans.

Mais, planète tutélaire,  
Il prodigue sa splendeur,  
Pour nous guider au bonheur  
Dans un monde de lumière.  
Mais, du haut du firmament,  
Malgré notre âme maudite,  
Il suit la race proscrite  
Qu'il sauvera du néant.

**JEAN**

**A MONSIEUR C\*\*\*.**

---

**Épître.**

Vous desirez avoir un récit succinct et authentique des événemens inouïs dont j'ai failli être la victime.

L'esprit agité de tant de scènes fécondes, d'un côté, en passions pleines de barbarie et de servilité, d'autre part, de sentimens remplis de force et de justice, je m'empresse de vous satisfaire, sinon avec éloquence, du moins avec impartialité.

Votre modestie n'a pas prévu que vous me mettiez dans la nécessité de dévoiler tout ce qu'il y a de magnanime dans le zèle que vous faites apparaître toutes les fois qu'il y a une grave infraction à réparer, fût-ce même en faveur de personnes

qui vous sont tout à fait étrangères ; aussi j'ai dû être vivement touché, mais non pas surpris, de voir avec quelle énergie vous avez défendu mes droits.

La force de mes convictions doit être puisée à une source bien profonde, puisque j'ai eu le courage de résister aux conseils inspirés par la plus parfaite bienveillance. En effet, la vérité appartient au monde, malheur à qui se laisse distraire par de puériles considérations ; pour moi, je n'étais plus préoccupé que de la proclamer en face d'une réunion imposante.

Le 8 mars 1841, au grand Opéra, on jouait *Robert-le-Diable* : je me rendis au théâtre avant le lever du rideau, et pus choisir une place convenable.

Dès le premier entre-acte, je distribuai, à ma manière, mes brochures, et fus me livrer à la police, croyant en être quitte pour deux ou trois jours de prison.

M. le commissaire procéda à peu près en ces termes, à mon interrogatoire :

D. — Est-ce vous qui avez fait cette distribution extraordinaire ?

R. — Oui, Monsieur.

D. — Aviez-vous des complices ou des personnes qui ont été vos instigateurs ?

R. — Non, Monsieur.

D. — Quel est donc le motif qui vous a déterminé ?

R. — Le besoin irrésistible d'annoncer au monde en général, et aux riches en particulier, l'apparition de la loi de justice et de vérité, et l'espoir que, sur tant d'individus, l'élite de la société, il y en aurait quelques uns qui daigneraient se détourner un instant, pour juger avec connaissance de cause, si cet événement, tout miraculeux qu'il paraît être, se trouvait réellement justifié par les travaux de l'immortel Fourier !

Il desira, pour juger la gravité de mon action, connaître les brochures que j'avais émises. Je lui donnai le seul exemplaire que je m'étais réservé pour distraire l'ennui de quelques instans de captivité. Il se retira pour le lire, me laissant à la garde d'un agent de surveillance. Au bout d'une demi-heure environ, il rentra, pa-

rut me parler avec bienveillance, applaudit à la moralité de mes travaux, mais protesta contre la manière de les répandre, puis continua ainsi l'interrogatoire :

*D.* — Vous vous dites apôtre ?

*R.* — Oui, Monsieur.

*D.* — Etes-vous marié ? Quel est le nom de votre femme ? Combien avez-vous d'enfans ? Quels sont vos plus proches parens qui seraient le plus à proximité d'intervenir ? Quelle est leur position sociale ?

Je répondis à ces diverses questions.

*D.* — Confirmez-vous en temps et lieu, devant qui de droit, ces déclarations, si vous en êtes prié ?

*R.* — Oui, Monsieur.

Il termina en quelques instans ce que je ne sais si je dois appeler son procès-verbal. Je mourais de soif, je demandai un verre d'eau. L'on m'apporta promptement de l'eau sucrée qu'on ne me permit pas de payer.

Il fit un paquet de mes brochures et de son écrit, m'annonça que j'allais paraître

devant le préfet de police. Je montai en voiture avec un agent ; il était dix heures. Je fus conduit dans un cachot, que l'on nomme je crois, *souricière*, où je passai la nuit sans voir personne. Sur les huit heures du matin, on m'apporta un morceau de pain et de l'eau. A midi ou une heure, une voiture cellulaire vint me prendre, en compagnie d'une femme, que je me crus en droit de croire folle, aux cris et aux extravagances que j'avais entendus une partie de la nuit. On nous fit descendre au parvis Notre-Dame. Deux messieurs écrivaient à un bureau ; l'un d'eux m'adressa sardoniquement trois ou quatre questions plaisantes ; je répondis sur le même ton, ne me doutant pas que je venais d'accomplir à mon insçu l'acte le plus important de ma vie. Un médecin venait de constater l'état de mon aliénation mentale!

La voiture nous reprit, et s'arrêta à la Salpêtrière, où l'on déposa ma compagne infortunée. Je versai des larmes sur son sort, ne prévoyant pas le mien ; je croyais qu'on me conduisait à Sainte-Pélagie.

Sur le boulevard, le garde qui m'accompagnait, tira le rideau qui recouvrait une petite grille, pour que je pusse respirer plus librement. Je me vis sur le chemin de Bicêtre, je prévis la centième partie des maux qui m'étaient réservés, mon âme s'attrista, je demandai à Dieu du courage, et nous arrivâmes.

Les formalités des bureaux accomplies, le nom de Jean Journet se trouva inscrit au nombre des aliénés, le 9 mars 1841, cinquième division, troisième salle, dixième lit, et cela 33 ans après l'apparition de la théorie des quatre mouvemens.

L'on me conduisit dans un dortoir occupé par une centaine de fous; l'on me fit quitter absolument tous mes vêtemens, qui furent remplacés par des choses extrêmement gothiques, extrêmement vieilles, mais parfaitement propres.

Je fus dans la cour, et à tous les employés ou infirmiers que je pus trouver, je leur demandai, avec instance, une conférence avec le directeur; mais les uns souriaient, les autres levaient les épaules. Je courus

me perdre, jusqu'au coucher, dans la foule des fous, des idiots, des épileptiques.

J'avais observé que le n° 9, mon voisin de droite, était malade, puisqu'il se trouvait du petit nombre de ceux qui ne s'étaient pas levés. A son immobilité, à son oppression, je pus même juger qu'il était un des plus malades; cette circonstance augmenta la tristesse qui présidait à mon coucher. Sur les dix heures, on lui administra une pilule que le malade ne pût avaler, mais qu'il mâcha et délaya dans sa bouche. Dès-lors, à l'odeur cadavéreuse qui m'avait si horriblement oppressé jusques-là, se joignit une odeur de musc et d'assa-fœtida, et des maux de tête s'ajoutèrent à mes maux de cœur. J'étais, depuis environ deux heures, dans cette disposition, lorsque d'affreuses convulsions, précédées d'un cri long, creux, déchirant, un cri qui n'appartient pas à l'ordre des choses de notre nature, me contraignit à tourner mon regard vers mon malade, et je vis une face ronde, plate, violacée, hideuse. L'infirmier accourut: bientôt après

le râle se fit entendre, et le veilleur après l'avoir arrangé, s'en retourna en disant : (il sonne le premier...), seul propos impie, au reste, que j'ai entendu dans cette demeure.

Le jour parut, la cloche sonna le lever. Depuis quarante-huit heures, à peine si j'avais fermé les yeux, il fallut s'habiller. On lava et balaya le dortoir. Les lits furent dressés; tous rangés à la file, nous attendîmes la visite : pour moi, ce moment était solennel, je m'y préparai. Le docteur parut, avec son état-major, au n° 9 ; l'infirmier dit : nuit agitée, crise terrible, mais plus calme depuis deux ou trois heures.

«Le n° 10 est un nouveau, dit le médecin, pourquoi ne l'a-t-on pas mis à l'admission ?

— Son état inoffensif, reprit le garçon, a fait supposer au chef du bureau qu'il serait placé ici plus convenablement.

— Qu'on répare cet oubli au plus tôt; et se tournant vers moi : racontez-nous les circonstances principales de votre vie. » Ce que je fis avec naïveté, en protestant, avec verve et logique, contre l'incurie des agents

subalternes : je remets ma cause entre les mains d'un homme dont l'expérience et la position scientifique doivent me mettre à l'abri de toute méprise.

— Tâchez de me dire quelques morceaux de vos œuvres. Je récitai des fragmens de l'épître aux élèves de l'école Polytechnique. Il se tourna vers son entourage : disciple de Fourier ! de celui qui veut donner aux hommes une queue, et qui annonce la venue des anti-lions !! puis, répétant quelques mots de ce que je venais de réciter : *et mon caractère apostolique ne sera plus un objet de ridicule , de misère.* Avez-vous compris ? monomanie de la grandeur.

Trois lavemens , bains de trois heures, aspersions d'eau froide sur la tête , demi-portion, on lui coupera la barbe.

— De grâce, M. le docteur, avant de me soumettre à un traitement , à une espèce de mutilation, suspendez, au moins vingt-quatre heures , votre jugement. Ne vous créez pas les regrets que doit enfanter une précipitation irréparable ?

— Que l'on conduise cet homme à l'admission. Hélas ! j'ignorais ce que c'était que l'admission.

L'admission est le lieu où l'on dépose les arrivans ; s'ils sont furieux au premier chef, ils y restent jusqu'à ce que leur nature, domptée par un traitement fort, se ploie à des habitudes plus pacifiques ; car les aliénés, à certains égards, sont quelquefois susceptibles d'éducation.

Quand, au contraire, leur manière d'être est plus ou moins modérée, ils sont renvoyés aussitôt, selon l'importance de leur maladie, dans divers dortoirs disposés à cet effet. Dans l'après dîner, je fus conduit dans l'épouvantable séjour.

L'admission est une cour complantée d'arbres, précédée d'une forte muraille et terminée par une grille solide, élevée. A droite et à gauche sont des loges destinées chacune à une seule personne ; quatre pavillons, dont deux sont occupés par les malades, symétrisent cette habitation infernale. Chacun des deux pavillons contient six lits, trois au rez-de-chaussée,

trois au premier et unique étage communiquant par un escalier rapide et étroit.

En entrant dans la cour, je la trouvai peuplée de presque tous ses habitans, livrés à ces habitudes qui pénètrent d'une si profonde mélancolie les personnes qui ne font que visiter, même un instant, ces infortunés, devant former, dès lors, mon unique société. Les uns, dans une immobilité stupide, ressemblaient à de hideuses statues; les autres, agités d'une impulsion fébrile, parcouraient périodiquement l'espace, ou tournaient rapidement sur eux-mêmes. Plusieurs se livraient à des vociférations les plus véhémentes, à des gesticulations les plus exagérées. Il y en avait qui étaient garrotés à divers degrés, selon la nature de leurs habitudes, et la période de leur maladie.

Le lit n° 1, dans le pavillon à droite en entrant, me fut assigné. Le n° 2 était dans la cour; le n° 3 gisait lié dans son lit, s'étant, la veille, grièvement blessé à la tête et au genou, dans un accès de frénésie. Je sortis, je m'aventurai, avec précaution,

dans un coin, et, immobile, je m'exposai aux douces influences du soleil; il faisait un temps magnifique. Peu d'instans après, plusieurs visiteurs, précédés et suivis des infirmiers, accompagnés d'un agent de surveillance, vinrent visiter l'établissement. J'avais tracé quelques mots à la hâte, espérant donner de mes nouvelles à mes amis. Je m'avançai mystérieusement vers l'un des visiteurs, pour le charger de ma commission; mais, malgré mes signes, il s'éloigna épouvanté. Il était inutile et imprudent d'insister; je fus attendre avec résignation, le moment que je redoutais le plus, le coucher. Il arriva. Les infirmiers me rassurèrent un peu, en me disant que la nuit il était rare qu'il y eut autre chose que du bruit; en effet, les gémissemens, les rugissemens, les convulsions, me tinrent en émoi de longues heures.

Il y avait peu de temps que je m'étais assoupi, lorsque la cloche et les tiraillemens du garde de nuit m'arrachèrent à mon engourdissement; le médecin devait bientôt paraître, il m'avait promis de lire

attentivement mes œuvres ; j'avais préparé mille argumentations , qui , développées avec chaleur et dignité, devaient nécessairement , selon moi , triompher de ses préventions. Sûr donc de l'éclairer, je n'étais plus préoccupé que du malheur de passer encore, dans un semblable lieu , le temps qu'entraînent les formalités du départ.

Il parut, il était gai, affable, il m'écouta longtemps, sourit finement, me lut quelques-uns de mes vers, me reprocha d'être un médiocre poète, un écrivain nébuleux, m'annonça qu'on m'avait vu écrire , me retira tous mes papiers, défendit qu'on me fournît des plumes et de l'encre, me fit enlever ma pipe , mon tabac, ordonna de continuer le traitement , et poursuivit sa visite.

Mon tabac ! ma pipe ! distraction permise, si nécessaire pour moi, dans le monde des méchants , et cent fois indispensable, dans le domaine de la folie, de la séquestration.

Dès cet instant, l'insuffisance d'alimentation, les étreintes de la médication, l'i-

solement, l'affreux contact, tout me fit pressentir que mon courage pourrait faillir sous une pareille épreuve. Il me sembla que mon corps et mon âme étaient semblables à une paire de meules, qui, poussées par une force incommensurable, et en sens opposé, se dévoraient mutuellement, faute de substance intermédiaire sur laquelle elles pussent exercer leur énergie.

La visite du lendemain fut courte, et rien ne fut changé à ma position, malgré les usages qui veulent que les individus pacifiques soient transférés, après vingt-quatre heures, dans la division appropriée à leur état sanitaire. Les minutes étaient des siècles, le temps restait immobile.

Le jour suivant, il me fut impossible de me lever ; une faiblesse dans les articulations m'empêchait de me tenir debout. Les lavemens furent supprimés. Des douleurs de tête, vagues dans le principe, prirent de l'intensité pendant la nuit suivante. Il me semblait que la partie postérieure, la région du cervelet, se transformait en un bloc de plomb ; je conçus

alors l'espoir que mon supplice ne serait pas éternel ! . . . . .

. . . . .

Un parent dévoué, avait cependant découvert la trace de mes pérégrinations, des démarches actives avaient été commencées, mon état empirait. Tout traitement fut suspendu ; je fus envoyé aux convalescens ; une alimentation saine et abondante, quelques distractions, la jouissance de tous les droits attribués aux aliénés de cette classe, et la visite de mon parent retremperèrent bientôt mes facultés.

Quelques concessions que mes amis me conseillaient de faire à l'orgueilleuse vanité du docteur, me firent concevoir une prompte libération ; mais quand je voulus m'en expliquer explicitement avec lui, le vague de ses promesses me rendirent toute mon indignation, toute mon énergie. Pendant la visite suivante, à la suite d'une protestation pleine de dignité, la persistance du bourreau me détermina à finir ainsi mon discours : le terme des conces-

sions est accompli ; dussais-je y perdre la vie ou la raison, oui, entre nous deux il y a un fou, mais c'est celui qui accable de médicamentations homicides sa malheureuse victime. Le docteur fut un instant interdit. Bientôt, reprenant ses allures, il ordonna qu'on me remenât aux carrières, à l'admission.

J'appris cette nouvelle avec une indignation qui tenait de la joie. Mon parti était pris ; un grand combat allait s'engager, mon individualité allait sortir du néant.

Les mutations ne se font que dans l'après-midi ; en attendant, j'avais été obligé d'assister à la séance de l'école, plongé dans mes méditations. Un bruit étranger me fait lever la tête : je le vois, je vois M. M\*\*\* ; je cours à lui, l'on m'arrête. Il ne me reconnaît pas d'abord ; on le force de sortir ; mais il m'avait fait signe, mais je l'avais compris, mais vous connaissiez mon sort, rien ne pouvait plus me troubler. Ma délivrance était sûre et prochaine. Enfin M. M\*\*\* put communiquer avec

moi; il me combla de joie en m'annonçant qu'il avait obtenu mon visa de sortie, signé du médecin et du directeur. Sans en avoir mesuré les termes, il courut avec confiance à la police, pour accomplir ce qu'il croyait les dernières formalités.

Celle-ci ne trouvant pas rationnel de sanctionner un certificat qui portait que je commençais à entrer en convalescence, il eut beau déployer toute son énergie, il échoua momentanément devant ce nouvel obstacle.

L'ordre de la mutation s'était exécuté. J'avais été transféré à l'admission. Mais cette fois l'horreur de ce séjour était tempéré par l'indignation dont j'étais animé; elle offrait un vaste aliment à ma virtualité, je m'étais, en outre, procuré un livre. J'espérais ne rester là que peu de temps. J'avais déjà vécu avec ces victimes infortunées de notre borbier social, je les connaissais; mais elles ne me connaissaient pas !...

L'infirmier me félicita d'être venu seulement ce jour-là, et non pas la veille; un

aliéné, me dit-il, que nous avons jugé convenable de laisser libre, avait, à la sourdine, détaché quelques autres, et ils ont été, la majeure partie de la nuit, dans une exaltation épouvantable; mais il est bien probable que cette nuit, nous serons plus tranquilles. En effet, le délire de quelques-uns ne fut, ni bien long, ni bien violent, ce qui, joint à un commencement d'habitude, me permit de goûter quelques heures de repos.

Le matin, à la visite, le médecin parut surpris de me trouver dans ce lieu: j'ai signé, me dit-il, votre sortie, et l'on aurait pu se dispenser de vous conduire ici. Il ordonna qu'on me ramenât à l'infirmerie.

J'y étais depuis quelque temps, lorsque vous apparûtes, je vous vis, mon cœur vola au devant de mon libérateur, il fallut pourtant rester impassible, la règle l'exigeait. Peu d'instans après, vous me fîtes appeler au parloir. L'émotion que vous ne pûtes dissimuler, me témoigna combien vous aviez pris part à mon sort et me dédommagea d'une partie de mes infortunes.

Vous ne me quittâtes que pour retourner à la charge. Tout s'applanit devant votre énergie, votre dévouement, devant l'éloquence de votre cœur, devant la justice de ma cause, dont vous aviez fait la vôtre, et le lendemain, l'attendrissement mêlé de joie, que je vis sur votre figure, m'annonça que j'étais libre.

Le 16 mars, 9 jours après mon incarcération, nous quittâmes cette demeure de désolation, M. M... et mon ami Stourm, s'étaient joints à nous ; le temps était très beau, nous fûmes bientôt à Paris. L'accueil que je reçus de personnes qui vous sont si chères, et qui me furent si bienveillantes, m'apprit tout l'intérêt qu'avait excité mon malheur sur tous ceux qui me connaissaient. Mon cœur leur en conserve une éternelle reconnaissance.

## L'APOTRE

### A MONSIEUR C...

---

#### Cantique.

Je vois se tarir goutte à goutte  
La source où s'abreuvait mon cœur ;  
Pour noyer ma foi dans le doute,  
Un bourreau flétrit ma vigueur ;  
Mais le bras crispé sur ma lyre,  
Murmurant un chant solennel,  
Le front contracté d'un sourire,  
J'adresse ma prière au ciel.

Mon Dieu ! pourquoi de mille orages  
Poursuivre nos jours assombris ?  
Pourquoi la guerre et ses ravages,  
Pourquoi les hommes ennemis,  
Pourquoi nos fureurs délirantes,  
Pourquoi tes enfans mutinés,  
Et pourquoi nos voix impuissantes  
A calmer des ours déchainés !

Pourquoi la fleur de l'espérance  
A notre haleine se flétrit ?  
Pourquoi donner tant de puissance  
Aux satellites de la nuit ?  
Pourquoi le temple de mémoire

Ne retentit que de malheurs ?  
Pourquoi l'arbre de la victoire  
Ne croît-il qu'arrosé de pleurs !

Le poison que l'erreur distille  
Ronge la moëlle des os ;  
Dévorés d'une ardeur fébrile ,  
Nos meurtriers sont nos héros :  
Les plus beaux faits de leur histoire  
Sont mille peuples ruinés ;  
Les plus grands titres de leur gloire  
Sont des frères assassinés.

Tu commis à notre vaillance  
Le soin de notre liberté ,  
Et tu nous donnas la science  
Pour exhumer la vérité ;  
Pour guider notre âme fragile ,  
Partout tu burinas tes lois ;  
Pour nous dire ton évangile ,  
La nature emprunta ta voix.

En vain , par sa riche parure ,  
La terre excite nos desirs ;  
En vain , le ruisseau qui murmure,  
Nous fait entendre ses soupirs ;  
En vain l'ombrage ou le silence  
Nous convie à rêver du ciel ;  
En vain le printemps recommence ,  
L'hiver de l'homme est éternel.

Exauce, mon Dieu ! ma prière,  
Abrège le temps du combat ,

Quand ton doigt ouvrit la carrière,  
Je fus heureux d'être soldat ;  
Errant de contrée en contrée,  
Partout je proclamai ton nom,  
Joignant aux coups de Briarée  
Les rugissemens du lion !

Détourne ce nouveau calice,  
Débordant d'absinthe et de fiel,  
Seigneur, abrège mon supplice !  
Arrache l'hostie à l'autel :  
Mais je vois l'enfer de Bicêtre.  
Sous la figure d'un docteur,  
Le démon me vient apparaître,  
C'est le moment, allons mon cœur !

---

**BICÊTRE.**

**L'APOTRE**

**A LA DUCHESSE DE NEMOURS.**

**Épître.**

Que peuvent sur un esprit convaincu le mépris ou la persécution?... Fortifier sa foi. Un affreux pèlerinage vient d'être, pour moi, l'occasion d'un enseignement solen-

nel. Je croyais, dans mon orgueil, avoir puisé mon dévouement aux sources infinies des infirmités humaines, et, maintenant qu'il m'est permis de regarder de sang froid ce que j'appelais une catastrophe, je reconnais que cet incident n'était qu'un fait providentiel, où mes convictions devaient s'agrandir, où mon courage devait se retremper.

J'ai vu, j'ai pénétré dans ce remous, où le fleuve des horreurs vient déposer ses écumes et ses limons; je me suis baptisé dans sa vase, j'y ai communiqué sous les deux espèces, en mangeant dans la gamelle des idiots, en buvant dans l'écuelle des insensés. Et l'idiot avait eu des facultés, et l'insensé avait eu du génie; mais le fleuve les avait emportés sans qu'un seul effort eût été tenté pour les disputer à l'abîme.

Exécrable civilisation! si les puissans n'ont été institués par la Providence que pour être les docteurs des infortunés, comment se fait-il qu'ils ne veuillent, ni connaître les malades, ni étudier les maladies.

Et l'impiété a fait de l'esprit et du cœur humain quelque chose de visqueux. Ça sort de sa coquille à l'approche des orages, pour se traîner dans la fange relevant la tête, dressant orgueilleusement les cornes, ça ferait pitié si ça ne faisait pas horreur.

L'art de ces mollusques politiques consiste à trouver des fonds dont la moitié est employée à agrandir Bicêtre, à agrandir Toulon, à agrandir l'Hôtel-Dieu? Nul ne s'est dit : pourquoi Bicêtre, pourquoi Toulon, pourquoi l'Hôtel-Dieu? Cette interrogation eût aplani mille difficultés, et quand le Saint-Esprit apporta la réponse, il eût été entendu.

Tout sera-t-il donc sourd et impassible; où sont-elles, enfin, ces âmes qui n'ont jamais failli aux époques palingénésiques? où se cache Josué! à quoi saint Paul est-il encore occupé? Nous avons vu César, nous avons vu le Christ. Marie tarde bien à paraître. Elle viendra, je l'espère, et je m'adresse à vous pour que mon espérance soit justifiée.

**JEAN**

**A LA DUCHESSE DE NEMOURS.**

---

**Cantique.**

Le siècle attend la femme forte,  
Le monde proclame ton nom ;  
Suis l'ivresse qui me transporte,  
Brisons la tête du démon :  
Sa puissance touche à son terme,  
Ton grand cœur doit porter le germe  
De l'amour qui doit nous unir,  
Et, dans l'instant où tout s'écroule,  
Un fou sortira de la foule  
Pour t'inspirer un saint desir.

Mère, vois la mère éplorée ;  
Sœur, vois ta sœur dans le besoin ;  
Femme, vois la femme opprimée,  
Crie au mal : ne vas pas plus loin !  
La source de tous nos supplices,  
Ce ne sont pas des sacrifices  
Que nous voulons pour la tarir :  
Il faut aimer, il faut entendre,  
Il faut vouloir, il faut comprendre,  
Il faut marcher à l'avenir.

L'amour est l'ovaire céleste  
Où s'élabore le bonheur;  
S'il périt, un vide funeste  
D'un abîme entoure le cœur;  
Et les vapeurs de la science,  
Et les hochets de la puissance,  
Rien ne peut plus le ranimer;  
Les cris, les concerts, le murmure,  
Les mille voix de la nature,  
Nous chantent : vivre, c'est aimer.

Jouet d'une crise terrible,  
Tout s'éclipsait autour de moi;  
Poussé d'une main inflexible,  
L'amour, l'amour, soutint ma foi;  
Mais humble enfant de l'ignorance,  
Confiant dans la providence,  
Quand tout était désespéré,  
De Bicêtre ouvrant la barrière,  
Le fou raviva la lumière  
Par son courage inespéré.

Que font les haillons, la poussière,  
Les larmes, un peu de sueur ?  
Mon cœur n'est-il donc plus ton frère !  
Mon âme n'est donc plus ta sœur !  
Flétri de mon pèlerinage,  
Ah ! détache de ton ombrage  
Un rameau qu'on verra fleurir ;  
Du bel Océan de ta vie,  
Ah ! détourne, je t'en supplie,  
La goutte qui doit tout guérir.

Du paradis d'un autre monde ,  
Souviens-toi des jours fortunés,  
Toujours, partout, l'amour féconde  
Les tourbillons passionnés.  
Aimer, c'est juger, c'est connaître;  
Aimer, c'est embraser son être  
D'une ineffable volupté,  
C'est sentir la sève divine,  
C'est déjà planter sa racine  
Au sol de l'immortalité.

Quand l'étincelle sympathique  
Brillera dans tes doux regards ,  
Le bonheur, torrent électrique,  
Nous baignera de toutes parts.  
Tout émane de ta puissance ;  
Le cercle de notre existence  
Embrasse les mondes divers,  
Quand ton amour saint nous révèle  
Le sens d'une énigme éternelle,  
Dieu, les hommes et l'univers.



## ÉCOLE SOCIÉTAIRE.

---

- La Phalange*, journal, rue de Tournon, 6.
- Le Nouveau-Monde*, journal, rue de Seine, 49.
- LE PREMIER PHALANSTÈRE, journal de la souscription.
- Destinée sociale*, par VICTOR CONSIDÉRANT, 2 vol. in-8. 13.
- Théorie de l'association et de l'unité universelle de Charles Fourier. Introduction religieuse et philosophique*, par E. DE POMPÉRY. 6 50
- Fourier et son système*, par madame GATTI DE GAMOND. 2 50
- Avenir des femmes*, par J. CZYNSKI. » 35
- Cris et Soupirs*, par Jean JOURNET. (1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> livraisons.) 1 »
- Phalanstère d'Enfants*, par GUILBAUD. » 50
- Association par Phalanges*, par LE MOYNE. 1 »